



Société valaisanne de biologie de la faune
Walliser Gesellschaft für Wildtierbiologie

N° 42 décembre 2022
Nr. 42 Dezember 2022

Assemblée générale le
20 mai 2023 sur le thème de
la faune sauvage en ville

Generalversammlung am
20. Mai 2023 zum Thema
Wildtiere in der Stadt

«On manque de perspective sur
tout ce que nous avons perdu»:
Interview avec Prof. Dr. Loïc Pellissier

«Uns fehlt eine Perspektive auf
all das, was wir verloren haben»:
Interview mit Prof. Dr. Loïc Pellissier

Réintroduction du gypaète dans
les Alpes: une première tentative
historique manquée

Wiederansiedlung des Bartgeiers
in den Alpen: der erste historische
Versuch war gescheitert

Les batraciens du Valais:
La salamandre noire

Die Amphibien des Wallis:
der Alpensalamander

Protection de la nature: l'art de se
poser les mauvaises questions

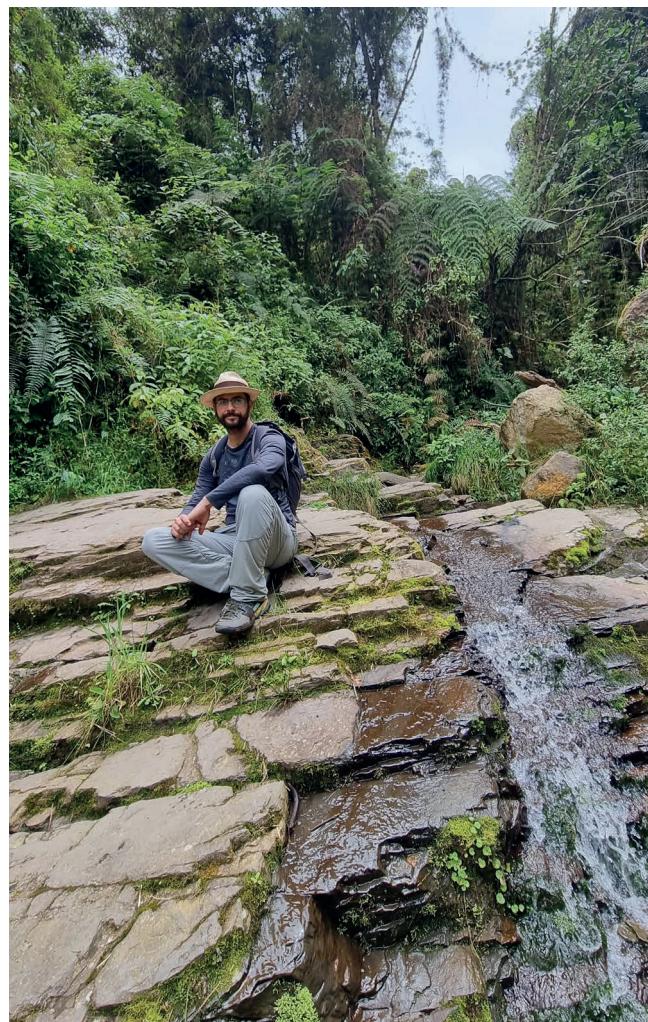
Naturschutz: die Kunst, sich die
falschen Fragen zu stellen

«On manque de perspective sur tout ce que nous avons perdu»

En avril 2022, un écologue valaisan a été nommé Professeur d'évolution des écosystèmes et du paysage à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich (ETHZ). C'est très motivant de constater qu'un Valaisan s'investit pour l'écologie en Suisse et au niveau global! fauna•vs salue cette nomination et en a profité pour poser quelques questions à Loïc Pellissier afin de mieux connaître ses thèmes de recherche et ses ambitions pour la nature.

Prof. Dr. Loïc Pellissier, d'où vous vient cette passion pour la nature?

J'ai grandi à Fully et j'ai passé une grande partie de mes vacances d'enfance comme gardien de la cabane du Demèbre sur les hauts de Fully ou à notre chalet familial dans les mayens de Sarreyer. Ces moments passés en nature, à cueillir des champignons, attraper des lézards ou ramasser des fossiles m'ont sensibilisé à la nature et notamment aux écosystèmes de montagne. D'ailleurs cela m'a conduit à faire une thèse de doctorat sur la biodiversité alpine à l'université de Lausanne.



Loïc Pellissier lors d'une campagne d'échantillonage dans une forêt proche de Bogota en Colombie.

Loïc Pellissier bei einer Probenahme in einem Wald in der Nähe von Bogota in Kolumbien.

Pouvez-vous expliquer à nos membres quels sont les différents sujets de vos recherches à l'ETHZ?

La recherche conduite dans mon groupe à l'ETHZ et au WSL a pour but de comprendre le lien entre la dynamique du paysage et la biodiversité. Nous étudions comment les grands événements terrestres passés comme la formation des Alpes ou les grandes glaciations du Quaternaire ont modelé la distribution de la biodiversité telle qu'on l'observe aujourd'hui. Par exemple, nous avons étudié la dynamique des populations du chamois à travers les Alpes durant les derniers 20'000 ans et leur recolonisation des massifs alpins lors de la déglaciation. Nous développons aussi des méthodes pour faciliter la collection d'informations sur la distribution des espèces ou leur diversité génétique. Nous utilisons ensuite ces informations pour prédire les trajectoires futures des écosystèmes en fonction des changements climatiques et du développement territorial.

Votre recherche est-elle de nature fondamentale ou comporte-t-elle également des aspects appliqués?

Plusieurs aspects de notre recherche sont appliqués. En particulier, nous travaillons de manière intensive sur les technologies basées sur l'ADN environnemental. Les animaux, quand ils vivent dans un milieu, par exemple un bassin-versant d'un flanc de montagne, libèrent des traces de leur ADN par leur salive, urine, poils ou fèces. Cet ADN va se retrouver dans l'eau des rivières. En filtrant de larges volumes d'eau, et avec des techniques d'extraction, d'amplification et de lecture de cet ADN, nous pouvons dé-détecer la présence d'espèces, par exemple rares ou invasives, de manière beaucoup plus rapide et à moindres coûts.

Y a-t-il des liens potentiels entre les résultats de vos recherches sur l'évolution des écosystèmes et la gestion durable de la biodiversité? Dans un contexte global ou dans le contexte suisse et/ou valaisan?

A l'international, nous utilisons ces technologies d'ADN environnemental afin de mesurer l'impact de plusieurs projets de restauration forestière en Colombie et nous allons également mettre ces technologies au profit de mesures de conservation ciblées d'espèces rares en collaboration avec le WWF. En Suisse, nous établissons un réseau de mesure de la biodiversité en complément de ceux déjà existants qui sont gérés par la Confédération. Nous travaillons également avec des associations telles que SWILD (Stadtökologie, Wildtierforschung, Kommunikation) pour comprendre le comportement de la faune en ville. En Valais, il serait inté-

«Uns fehlt eine Perspektive auf all das, was wir verloren haben»

Im April 2022 wurde an der Eidg. Technischen Hochschule Zürich (ETHZ) ein Walliser Ökologe zum Professor für Ökosystem- und Landschaftsentwicklung ernannt. Es ist motivierend zu sehen, dass sich ein Walliser für die Ökologie in der Schweiz und auf globaler Ebene einsetzt! fauna•vs freut sich über die Ernennung und hat Loïc Pellissier ein paar Fragen gestellt, um mehr über seine Forschungsthemen und seine Ambitionen zu erfahren.



Echantillonnage d'ADN environnemental avec une pompe péristaltique, un tuyau et une capsule de filtration. La capsule va concentrer l'ADN qui sera analysé en laboratoire.

Probenahme von Umwelt-DNA mit einer peristaltischen Pumpe, einem Schlauch und einer Filterkapsel. Die Kapsel konzentriert die DNA, die im Labor analysiert wird.

Prof. Dr. Loïc Pellissier, woher kommt Ihre grosse Leidenschaft für die Natur?

Ich bin in Fully aufgewachsen und habe als Kind einen Grossteil meiner Ferien als Hüttenwart in der Cabane du Demècre oberhalb von Fully oder im Familienchalet auf dem Maiensäss von Sarreyer verbracht. Diese Momente in der Natur, in denen ich Pilze sammelte, Eidechsen fing oder Fossilien suchte, haben mich für die Natur und vor allem für die Ökosysteme der Berge sensibilisiert. Dies hat mich auch dazu veranlasst, meine Doktorarbeit an der Universität Lausanne über die alpine Biodiversität zu schreiben.

Können Sie unseren Mitgliedern erklären, an welchen Themen Sie an der ETHZ forschen?

Die Forschung, die in meiner Gruppe an der ETHZ und der WSL durchgeführt wird, hat zum Ziel, den Zusammenhang zwischen Landschaftsdynamik und Biodiversität zu verstehen. Wir untersuchen, inwiefern grosse Ereignisse der Vergangenheit wie beispielsweise die Bildung der Alpen oder die grossen Eiszeiten des Quartärs die Verteilung der Biodiversität, wie wir sie heute beobachten können, beeinflusst haben. Zum Beispiel haben wir die Populationsdynamik der Gämse in den Alpen während der letzten 20'000 Jahre und ihre Wiederbesiedlung des Alpenbogens während der Deglazialisierung untersucht. Wir entwickeln

auch Methoden, die das Sammeln von Informationen über die Verbreitung von Arten oder ihre genetische Vielfalt erleichtern. Diese Informationen nutzen wir, um die künftige Entwicklung von Ökosystemen in Abhängigkeit vom Klimawandel und der territorialen Entwicklung vorherzusagen.

Ist Ihre Forschung grundlagenorientiert oder beinhaltet sie auch anwendungsorientierte Aspekte?

Mehrere Aspekte unserer Forschung werden in der Praxis angewandt. Insbesondere beschäftigen wir uns intensiv mit Technologien, die auf DNA aus der Umwelt basieren. Wenn Tiere in einer bestimmten Umgebung leben, zum Beispiel in einem Wassereinzugsgebiet an einem Berghang, geben sie über Speichel, Urin, Haare oder Fäkalien Spuren ihrer DNA ab. Schliesslich gelangt diese DNA in die Flüsse. Durch das Filtern grosser Wassermengen und mithilfe von Techniken zur Extraktion, Amplifikation und zum Lesen der DNA können wir die Anwesenheit beispielsweise von seltenen oder invasiven Arten viel schneller und kostengünstiger nachweisen als mit traditionellen Methoden.

Gibt es eine Verbindung zwischen Ihren Forschungsergebnissen über die Entwicklung von Ökosystemen und dem nachhaltigen Management der Biodiversität? Im globalen und im Schweizer und/oder Walliser Kontext?

ressant par exemple d'utiliser ces technologies pour suivre les mesures de correction du Rhône et leurs effets sur la biodiversité aquatique.

Comment selon vous l'association fauna•vs pourrait-elle améliorer la communication sur la faune sauvage en Valais et sur la gestion de cette dernière?

Je pense que beaucoup de citoyens et porteurs d'enjeux valaisans sont fondamentalement très observateurs et attentifs à la faune sauvage. Il serait intéressant de mettre en place des campagnes d'observations participatives avec des outils tels que ceux développés par le Centre Suisse de Cartographie de la Faune. Ces campagnes pourraient augmenter la sensibilité des Valaisans à nos compatriotes à poil (ou plume) et augmenter la connaissance de la distribution de la faune et généralement de l'état de la biodiversité de notre canton. Nos collaborateurs de SWILD¹ ont mis de telles campagnes en place à l'échelle d'une ville avec des résultats tout à fait intéressants tant au niveau humain qu'en faveur de la connaissance scientifique.

Et plus largement, où résident selon vous les principaux obstacles dans la conservation des écosystèmes et des paysages en Valais?

Peut-être que les Valaisans prennent leur patrimoine naturel exceptionnel un peu trop comme acquis alors qu'il s'érode peu à peu. Le gros problème est que notre perception est limitée, notre vision très ancrée sur les enjeux du présent. Ainsi, nous manquons de perspective sur tout ce que nous avons perdu comme trésors naturels ces dernières décennies et manquons de vision sur les mesures à mettre en place pour assurer la conservation de ce patrimoine pour nos arrière-petits-enfants. Je ne pense pas que cela soit un problème typiquement valaisan, mais le Valais présente une richesse si exceptionnelle au niveau des paysages et écosystèmes qu'il mérite que nous redoubliions d'efforts pour les préserver. ■

Merci beaucoup pour l'interview!

1) fauna•vs fait partie du réseau «Nos voisins sauvages Valais» coordonné par SWILD

Nouvelles de la recherche

Le suivi d'un loup muni d'un émetteur GPS et effarouché a réduit ses attaques sur le bétail

L'effarouchement non létal des loups pourrait modifier radicalement leur comportement et les amener à s'attaquer moins fréquemment aux animaux de rente. C'est ce que montre un suivi dans les Alpes italiennes, où un mâle dominant d'une meute de loups, qui s'était fait remarquer par ses attaques, a été équipé d'un émetteur et effarouché avec des balles en caoutchouc. On a ainsi pu réduire de 70% ses attaques sur les animaux de rente.

Il a même accru ses chasses d'animaux sauvages de 89%, parcourant des distances 74% supérieures et s'est montré beaucoup plus craintif envers les humains qu'auparavant. Le suivi a été mené sur le mâle dominant de la meute de Grappa dans la province de Vénétie, au nord de l'Italie. Ce mâle a été équipé d'un émetteur et effarouché parce qu'il s'attaquait très souvent aux animaux de rente et se montrait peu farouche envers le personnel de l'alpage. Il chassait en

partie seul, en partie avec d'autres membres de la meute. Ce premier résultat, encourageant, a fait l'objet d'une communication. Une publication devrait suivre. L'étude a été menée par une équipe de chercheurs de l'université de Sassari.

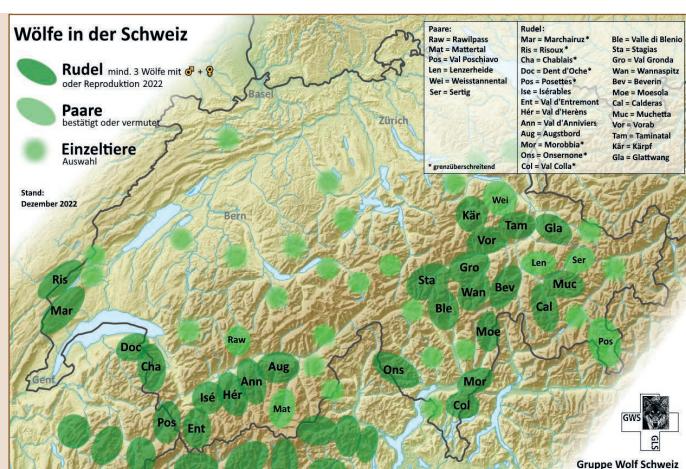
L'avantage de l'effarouchement par rapport aux tirs est qu'il permet aux loups d'apprendre. Les tirs ne permettent pas de maintenir des zones exemptes de loups, car les populations augmentent. Si des loups sont abattus, d'autres arrivent immédiatement et peuvent avoir un comportement tout aussi indésirable. C'est pourquoi l'éducation des loups par effarouchement est préférable à l'abattage, notamment en ce qui concerne la protection des animaux de rente. ■

Tiré du communiqué du Groupe Loup Suisse du 31 août 2022

Situation du loup en décembre 2022

Actuellement, environ 25 meutes de loups vivent en Suisse, dont huit transfrontalières avec l'Italie et la France et en partie centrées sur ces pays. Les meutes sont définies comme des groupes associés d'au moins trois loups des deux sexes. La plupart du temps, il s'agit de groupes reproducteurs, donc de familles. Cependant, une reproduction n'a pas pu être confirmée dans toutes les meutes cette année. Au total, la reproduction a pu être documentée au sein de 19 des 25 meutes, tandis que la population comptait environ 150 à 200 loups en 2022.

Source: Groupe loup Suisse



Auf internationaler Ebene setzen wir diese Umwelt-DNA-Technologien ein, um die Auswirkungen mehrerer Waldwiederherstellungsprojekte in Kolumbien zu messen. Wir werden diese Technologien auch für gezielte Massnahmen zur Erhaltung seltener Arten in Zusammenarbeit mit dem WWF nutzen. In der Schweiz bauen wir ein Netzwerk zur Messung der Biodiversität auf, das die bereits bestehenden, vom Bund verwalteten Netzwerke ergänzt. Dabei arbeiten wir auch mit Verbänden wie SWILD (Stadtökologie, Wildtierforschung, Kommunikation) zusammen, um das Verhalten von Wildtieren in Städten zu verstehen. Im Wallis wäre es zum Beispiel interessant, diese Technologien zu nutzen, um die Massnahmen der Rhonekorrektion und ihre Auswirkungen auf die aquatische Biodiversität zu untersuchen.

Wie könnte fauna•vs Ihrer Meinung nach die Kommunikation über die Wildtiere im Wallis und das Wildtiermanagement verbessern?

Ich denke, dass viele Walliser Bürger:innen und Interessenvertreter:innen grundsätzlich sehr beobachtend und aufmerksam gegenüber Wildtieren sind. Es wäre interessant, partizipative Beobachtungskampagnen durchzuführen mit Instrumenten wie jenen, die vom Schweizerischen Zentrum für die Kartografie der Fauna entwickelt wurden. Diese Kampagnen könnten die Sensibilität der Walliser Bevölkerung

für unsere pelzigen (oder gefiederten) Nachbarn erhöhen und die Kenntnisse über die Verbreitung der Wildtiere und allgemein über den Zustand der Biodiversität in unserem Kanton steigern. Unsere Mitarbeiter:innen bei SWILD¹ haben solche Kampagnen in verschiedenen Städten durchgeführt, mit durchaus interessanten Ergebnissen sowohl auf menschlicher Ebene als auch zugunsten der wissenschaftlichen Erkenntnisse.

Wo liegen Ihrer Meinung nach die grössten Hindernisse bei der Erhaltung von Ökosystemen und Landschaften im Wallis?

Vielleicht nimmt die Walliser Bevölkerung ihr aussergewöhnliches Naturerbe ein wenig zu sehr als selbstverständlich hin, während es nach und nach erodiert. Das grosse Problem ist, dass unsere Wahrnehmung begrenzt ist und unsere Vision sehr stark in den Herausforderungen der Gegenwart verankert ist. So fehlt uns eine Perspektive auf all die Naturschätze, die wir in den letzten Jahrzehnten verloren haben, und es fehlt uns eine Vision für das, was wir tun können, um die Natur zu schützen und sicherzustellen, dass dieses Erbe für unsere Urenkel erhalten bleibt. Ich glaube zwar nicht, dass dies ein typisches Walliser Problem ist, aber das Wallis verfügt über einen so aussergewöhnlichen Reichtum an Landschaften und Ökosystemen, dass wir uns doppelt so engagiert um deren Erhalt bemühen sollten. ■

1) fauna•vs ist Teil des Netzwerkes «Wilde Nachbarn Wallis», das von SWILD koordiniert wird.

Vielen Dank für das Interview!

Neues aus der Forschung

Nach der Vergrämung reduzierte ein mit einem GPS-Sender ausgestatteter Wolf seine Angriffe auf Vieh

Nicht-tödliche Vergrämungen von Wölfen können ihr Verhalten radikal verändern und dazu führen, dass sie weniger Nutztiere reissen. Dies zeigt ein Versuch in den italienischen Alpen, wo ein zuvor auffälliger Leitrüde eines Wolfsrudels besondert und mit Gummischrot vergrämt wurde. Er reduzierte danach die Angriffe auf Nutztiere um 70%.

Er steigerte die Jagden auf Wildtiere sogar um 89%, erhöhte die Laufleistung um 74% und verhielt sich gegenüber Menschen viel scheuer als zuvor. Die Studie wurde am Leitrüden des Grappa-Rudels in der norditalienischen Provinz Venedia durchgeführt. Der Rüde wurde besondert und vergrämt, weil es sehr häufig Nutztiere gerissen und sich gegenüber dem Alppersonal wenig scheu verhalten hatte. Er jagte teils alleine, teils mit anderen Rudelmitgliedern zusammen. Diese ermutigenden Resultate wurden vorab publiziert, eine aus-

fürlichere Publikation wird folgen. Durchgeführt wurde die Studie von einem Forschungsteam der Universität Sassari.

Vergrämungen haben gegenüber Abschüssen den Vorteil, dass die Wölfe daraus lernen können. Gebiete durch Abschüsse wolfsfrei zu halten, funktioniert angesichts steigender Bestände hingegen nicht. Werden Wölfe abgeschossen, wandern umgehend neue Tiere ein, die ein ebenso unerwünschtes Verhalten aufweisen können. Daher ist die Erziehung von Wölfen durch Vergrämung dem Abschuss vorziehen, gerade auch im Hinblick auf den Schutz der Nutztiere. ■

Aus der Pressemitteilung der Gruppe Wolf Schweiz vom 31. August 2022

Situation des Wolfes in der Schweiz im Dezember 2022

Aktuell leben in der Schweiz rund 25 Wolfsrudel, davon acht grenzüberschreitend mit Italien und Frankreich und teils mit Schwerpunkt in diesen Ländern. Rudel sind definiert als vergesellschaftete Gruppen von mindestens drei Wölfen mit beiden Geschlechtern. Meist handelt es sich dabei um reproduzierende Familienverbände. Nicht in allen Rudeln konnte aber im laufenden Jahr eine Reproduktion bestätigt werden. Insgesamt konnte in 19 der 25 Rudel eine erfolgreiche Fortpflanzung dokumentiert werden. Die Schweizer Population umfasste 2022 rund 150 bis 200 Wölfe.

Siehe Karte links. Quelle: Gruppe Wolf Schweiz

Réintroduction du gypaète dans les Alpes: une première tentative historique manquée

Lors de la première tentative de réintroduction du gypaète dans les Alpes, deux oiseaux furent installés dans une volière construite à Beudon-Fully. Malheureusement, les gypaètes moururent l'hiver suivant. Cette tentative malheureuse suscite encore des questions. Norbert Jordan (2011) ainsi que Raphaël Arlettaz (1996), suivi de François Biollaz et ses collègues (2011) ont dressé l'historique de la réintroduction du gypaète en Valais. Jean-Claude Praz, ancien directeur du Musée d'histoire naturelle du Valais, revient pour *fauna•vs* sur ces premiers essais et les décrit plus en détail.

L'idée de réintroduire le gypaète barbu dans les Alpes est née chez Gilbert Amigues¹ en 1965, lorsqu'il a été affecté à la Division départementale de l'Agriculture de la Haute-Savoie (Amigues 2004). Maurice Deléglise, professeur de biologie au collège de Sion et responsable du Musée cantonal d'histoire naturelle, en parlait dans ses cours et me faisait déjà rêver d'un retour de cet oiseau en Valais.

Amigues avait obtenu le soutien de Philippe Lebreton, Jean-François Terrasse, Paul Géroudet et Robert Hainard, ainsi que de Jean Servat, directeur de la Protection de la nature au nouveau Ministère de l'Environnement, à Paris. Le projet prit corps en 1972, avec la recherche d'oiseaux en Afghanistan et en Russie, où un trafic alimentait les jardins zoologiques (Géroudet 1974, Jordan 2011). Les gypaètes devaient être lâchés après une période d'acclimatation en volière. Pour la France, le collaborateur de M. Amigues, Jacky Rimpault, fut la cheville ouvrière de ce projet. Les crédits nécessaires

aux achats et aux différentes opérations ultérieures (volières, etc.) furent fournis par la Direction de la Protection de la Nature du Ministère français de l'environnement.

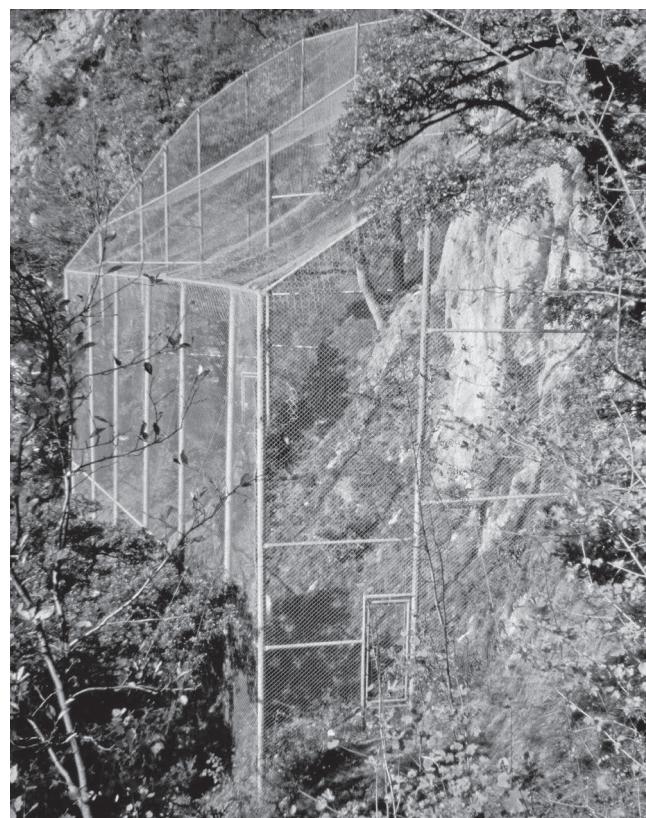
Les personnes intéressées de Haute Savoie, de Suisse romande et d'Italie se rencontrèrent le 15 juin 1973 à Chamonix et une phase pilote en Haute Savoie fut initiée. Le 4 octobre 1973, quatre oiseaux arrivèrent à Genève, ils furent installés le 20 décembre dans une volière sur le plateau des Glières. L'un des adultes succomba à mi-février 1974 d'une aspergillose. Un adulte parvint à s'évader de la volière le 21 août ; il fut signalé par la suite au Col de Bretolet en Valais, dans la région de Sixt, au Gran Paradiso et peut-être en juin 1975 à la Vanoise, démontrant ainsi que cette espèce pouvait encore survivre dans les Alpes. Un oiseau disparut de la volière en avril 1975, peut-être relâché clandestinement. Le dernier fut mis en liberté le 17 juillet, retrouvé mourant dans l'Allier à plus de 300 km, blessé par balle.

Quatre autres gypaètes provenant de Kaboul furent reçus en mauvais état en décembre 1975. Deux moururent rapidement, les deux autres furent par la suite intégrés au programme suivant de réintroduction initié en 1978.

La volière de Fully

La réintroduction du gypaète barbu en Suisse a été l'un des thèmes importants de la réunion du Conseil de la Ligue suisse pour la protection de la nature (actuellement Pro Natura), à Olten le 24 octobre 1975. Un gros crédit a été alloué pour la construction d'une vaste volière dans un lieu retiré, où les grands vautours auraient dû être acclimatés avant d'être lâchés. Jacques Granges, président de la section valaisanne, a naturellement proposé le domaine de Beudon à Fully pour son installation à l'écart de tout dérangement. La volière fut construite en 1976, sous la direction de Norbert Jordan, président de la section Bas-Valais.

Deux gypaètes y furent installés en 1978, venant de l'ex-URSS grâce à la diligente intervention de M. Bruno de Leusse, ambassadeur de France à Moscou (Géroudet 1978). Leur arrivée en Valais avait été organisée par Paul



La volière de Fully construite en 1976.

Die 1976 erbaute Voliere in Fully.

1) Ingénieur Général honoraire du Génie Rural des Eaux et des Forêts, Chef du service chargé de l'eau, des forêts de la Division de l'agriculture, depuis 1965.

Wiederansiedlung des Bartgeiers in den Alpen: der erste historische Versuch war gescheitert

Beim ersten Versuch, den Bartgeier in den Alpen wieder anzusiedeln, wurden zwei Vögel in eine Voliere in Beudon-Fully gesetzt. Leider starben die beiden Bartgeier im folgenden Winter. Dieser unglückliche Versuch wirft noch immer Fragen auf. Raphaël Arlettaz (1996) und später Norbert Jordan (2011) und François Biollaz und Kollegen (2011) haben die Geschichte der Wiederansiedlung der Bartgeier im Wallis zusammengestellt. Jean-Claude Praz, ehemaliger Direktor des Naturmuseums Wallis, blickt für fauna•vs zurück und beschreibt diese ersten Versuche etwas genauer.

Die Idee, den Bartgeier in den Alpen wieder anzusiedeln, entstand bei Gilbert Amigues im Jahr 1965, als er der Abteilung für Landwirtschaft des Départements Hochsavoyen¹ zugeteilt wurde (Amigues 2004). Maurice Deléglise, Biologielehrer am Kollegium in Sitten und Leiter des kantonalen Museums für Naturgeschichte (heute Naturmuseum Wallis), erzählte uns in seinen Kursen davon. Er liess mich schon damals von einer Rückkehr dieses Vogels ins Wallis träumen.

Amigues durfte auf die Unterstützung von Philippe Lebreton, Jean-François Terrasse, Paul Géroudet und Robert Hainard sowie von Jean Servat, Direktor für Naturschutz im neuen Umweltministerium in Paris, zählen. Das Projekt nahm 1972 Gestalt an, als in Afghanistan und Russland nach Vögeln gesucht wurde, mit denen die Zoologischen Gärten handelten (Géroudet 1974, Jordan 2011). Die Bartgeier sollten nach einer Eingewöhnungsphase in einer Voliere freigelassen werden. In Frankreich war Amigues' Mitarbeiter Jacky Rimpault die treibende Kraft hinter dem Projekt. Die Mittel für den Kauf und die verschiedenen späteren Massnahmen (Voliere usw.) wurden von der Direktion für Naturschutz des französischen Umweltministeriums bereitgestellt.

Interessierte aus Hochsavoyen, der Westschweiz und Italien trafen sich am 15. Juni 1973 in Chamonix und starteten in Hochsavoyen ein Pilotprojekt. Am 4. Oktober 1973 trafen vier Bartgeier in Genf ein, die am 20. Dezember in einer Voliere auf dem Plateau des Glières untergebracht wurden. Einer der Altvögel erlag Mitte Februar 1974 einer Aspergillose. Einem anderen Vogel gelang am 21. August die Flucht aus der Voliere. Er wurde später am Col de Bretolet im Wallis, in der Gegend von Sixt, am Gran Paradiso und möglicherweise im Juni 1975 in der Vanoise beobachtet, was bewies, dass der Vogel auch in Freiheit überleben konnte. Der dritte Vogel verschwand im April 1975 aus der Voliere, möglicherweise wurde er heimlich freigelassen. Der vierte und letzte Bartgeier wurde schliesslich am 17. Juli 1975 freigelassen und später mit einer tödlichen Schusswunde im über 300 Kilometer entfernten Allier aufgefunden.

Im Dezember 1975 wurden vier weitere Bartgeier aus Kabul in schlechtem Zustand in Empfang genommen. Zwei Vögel starben schon bald nach der Ankunft, die beiden anderen wurden später in das Auswilderungsprogramm aufgenommen, das 1978 startete.



A la douane de St-Gingolph,
à gauche Paul
Géroudet.
Am Zoll von St.
Gingolph, links
Paul Géroudet.

Die Voliere von Fully

Die Wiederansiedlung des Bartgeiers in der Schweiz war das Hauptthema der Sitzung des Schweizerischen Bundes für Naturschutz (ab 1997 Pro Natura) am 24. Oktober 1975 in Olten. Es wurde ein bedeutender Kredit für den Bau einer grossen Voliere an einem abgelegenen Ort bewilligt, für die Akklimatisierung der grossen Geier vor der Aussetzung. Jacques Granges, Präsident der Walliser Sektion, schlug als Standort für die Voliere die abseits von jeglichen Störungen gelegene Domaine de Beudon in Fully vor. Die Voliere wurde 1976 unter der Leitung von Norbert Jordan, dem Präsidenten der Pro Natura Sektion Unterwallis, errichtet.

1978 trafen zwei Bartgeier aus der ehemaligen UdSSR im Wallis ein, dank der hartnäckigen Intervention von Bruno de Leusse, dem französischen Botschafter in Moskau (Géroudet 1978). Ihre Ankunft im Wallis wurde von Paul Géroudet, Gilbert Amigues und Otto Henzen, Polizeileutnant und Leiter der Jagd- und Fischereibehörde des Kantons Wallis, organisiert. Der Treffpunkt wurde am Zoll in St. Gingolph festgelegt, wobei sich die Herren Amigues und Henzen um die Formalitäten kümmerten. Diskretion war Paul Géroudet sehr wichtig, weshalb im Vorfeld kein offizieller Kontakt zum Walliser Staatsrat hergestellt wurde. Edmond Carron aus Fully verpflichtete sich, die Vögel regelmässig zu besuchen und zu füttern. Beide Vögel starben aber im Winter 1979/80 an Aspergillose. Sie wurden an das Institut für Veterinär-

1) Gilbert Amigues war Ehren-Generalingenieur des «Génie Rural des Eaux et des Forêts». Er war Chef der Abteilung, welche ab 1965 für Wasser und Wälder der Landwirtschaftsabteilung zuständig war.



Descente vers la volière, Paul Géroudet, André Grobet, Jacky Rimpault et Jacques Granges.

Transport zur Voliere.

Géroudet, Gilbert Amigues et Otto Henzen, lieutenant de police et chef de la chasse et de la pêche du canton du Valais. Le rendez-vous fut fixé à la douane de St-Gingolph, MM. Amigues et Henzen s'occupant des formalités. Aucun contact officiel n'avait été établi préalablement avec le Conseil d'Etat car la préoccupation principale de Paul Géroudet était la discréetion. Edmond Carron de Fully s'était engagé à visiter régulièrement les oiseaux et à les nourrir. Mais les deux oiseaux moururent d'une aspergillose en hiver 1979-80. Ils ont été envoyés à l'Institut de médecine vétérinaire à Berne et n'ont pas été conservés. Comme pour le gypaète de la volière française, on ne put savoir s'ils étaient déjà malades à leur arrivée ou si les conditions de détention en ces lieux peu ensoleillés et humides en hiver ne convinrent pas. A Beudon, la volière avait été construite dans un endroit en très forte pente. Lors d'une abondante chute de neige, les oiseaux descendus au bas de la volière ne purent remonter et demeurèrent prisonniers dans la neige.

Le maintien de ces oiseaux en bonne santé n'a pas pu être assuré. Aucun vétérinaire n'avait la moindre expérience des grands rapaces et la liaison avec les spécialistes autrichiens dont la grande compétence fut ultérieurement déterminante, n'était pas établie à l'époque. Le mérite de cette première tentative a été d'attirer l'attention internationale sur l'intérêt naturaliste et esthétique de la réimplantation du gypaète dans les Alpes.

Deuxième phase de la réintroduction

C'est avec la plus grande joie que les initiateurs ont vu l'opération rebondir dans une deuxième phase. La réintroduction du gypaète dans les Alpes fut par la suite coordonnée par Martin Bijleveld et Pierre Goeldlin pour l'UICN. Elle a été présentée lors d'une réunion à Morges les 17 et 18 novembre 1978, à laquelle Norbert Jordan, Edmond Carron et moi-même avons participé. A cette occasion, le projet s'est donné pour tâche de rassembler et d'échanger les gypaètes des différents zoos pour assurer leur reproduction en captivité, grâce aux expériences acquises à Innsbruck et à Vienne. Ces jeunes nés en captivité seraient ensuite remis dans la nature (Bijleveld 2002).

La première mise en liberté de jeunes en Haute-Savoie a eu lieu en 1986. Le point d'orgue de cette opération a bien évidemment été la naissance en nature d'un jeune gypaète au Reposoir au printemps 1997 et l'installation régulière de nouveaux couples se reproduisant avec succès dans les Alpes (Biollaz et al. 2011).

Excursion aux origines du projet

La Murithienne a été reçue au Reposoir les 3 et 4 juillet 1999 par Georges Lacroix², président de l'Agence pour l'étude et la gestion de l'environnement à Annecy (APEGE), qui y avait organisé dès 1986 la mise en liberté de jeunes gypaètes. En 1996, le lâcher a été déplacé à l'Alpe Doran car les adultes, installés au Reposoir pour nichier, ont été intolérants face aux jeunes. Les Murithiens ont visité le centre d'accueil et d'exposition du Reposoir ainsi que l'Alpe Doran.

Le gypaète vole à nouveau dans les Alpes, apportant à nos paysages une nouvelle dimension, offrant à de très nombreux humains l'immense privilège de l'observer, souvent dans de très bonnes conditions. Les intérêts naturaliste et esthétique de la réimplantation souhaités dans la phase de lancement sont amplement réalisés. ■

Jean-Claude Praz

2) Avant de devenir président de L'APEGE, Georges Lacroix fut un habile chasseur remarqué dans le journal local pour avoir tiré en un hiver plus de cent rapaces. Paul Géroudet prit l'initiative de lui demander les raisons de cet acharnement. A la suite de cet entretien Georges Lacroix devint un protecteur de ces «nuisibles», comme on les appelait à l'époque.

Premiers lâchers de gypaètes barbus dans les Alpes en 1986

Les premiers lâchers des gypaètes barbus ont eu lieu en 1986 dans le Parc national autrichien de Hohe Tauern et en 1987 en Haute-Savoie en France. La Suisse a suivi en 1991 avec une niche située dans le Parc national suisse. Dès 1994, des lâchers ont été menés dans les Alpes italiennes et des Alpes du sud françaises. Ainsi, 243 jeunes gypaètes barbus au total ont été relâchés jusqu'en 2022 dans l'arc alpin.

En 1997, soit environ 80 années après l'extinction des gypaètes dans les Alpes, pour la première fois un jeune éclos d'une couvée sauvage a pris son envol en Haute-Savoie. Dans les années qui ont suivi, il y a eu progressivement plus de nichées réussies. En 2022 on a pu recenser 243 poussins nés dans la nature. Les effectifs de gypaètes barbus dans l'espace alpin comprennent, selon les estimations, entre 284 et 381 animaux (état en 2021). www.bartgeier.ch

medizin in Bern geschickt und nicht konserviert. Wie beim Bartgeier in der französischen Voliere konnte nicht festgestellt werden, ob sie bereits bei ihrer Ankunft krank waren oder ob ihnen die Haltungsbedingungen an den schattigen und im Winter feuchten Orten nicht zusagten. Die Voliere in Beudon war in sehr steilem Gelände errichtet worden. Bei starkem Schneefall konnten die Vögel, die in die Voliere hinabgestiegen waren, nicht wieder hinaufklettern und blieben im Schnee stecken.

Die Gesundheit der Vögel konnte nicht gewährleistet werden. Kein Tierarzt hatte auch nur die geringste Erfahrung mit grossen Greifvögeln und einen Kontakt zu den österreichischen Spezialisten, deren grosse Kompetenz für die späteren Erfolge ausschlaggebend war, gab es damals noch nicht. Das Verdienst dieses ersten Auswilderungsversuchs war es, die internationale Aufmerksamkeit auf die Bedeutung der Wiederansiedlung des Bartgeiers in den Alpen aus biologischer und ästhetischer Sicht zu lenken.

Zweiter Versuch der Wiederansiedlung

Mit grosser Freude sahen die Initiatoren dem zweiten Versuch entgegen. Die Wiederansiedlung des Bartgeiers wurde nun von Martin Bijleveld und Pierre Goeldlin von der IUCN koordiniert und bei einem Treffen in Morges am 17. und 18. November 1978 vorgestellt. Am Treffen nahmen Norbert Jordan, Edmond Carron und ich selbst teil. Es wurde beschlossen, Bartgeier aus verschiedenen Zoos zu erhalten und auszutauschen, um mithilfe der in Innsbruck und Wien gesammelten Erfahrungen Fortpflanzungserfolge in Gefangenschaft zu erreichen. Die in den Volieren geborenen Jungtiere sollten dann ausgewildert werden (Bijleveld, 2002). Die erste solche Auswilderung fand 1986 in Hochsavoyen statt. Der Höhepunkt des Projekts war dann die Geburt eines jungen Bartgeiers in freier Wildbahn in Le Reposoir im Frühjahr 1997 und die Ansiedlung immer neuer Paare, die sich in den Alpen erfolgreich fortpflanzten (Biollaz et al., 2011).

Exkursion zu den Anfängen des Projektes

Am 3. und 4. Juli 1999 wurde La Murithienne, die Walliser Gesellschaft für Naturwissenschaften, von Georges Lacroix², dem Präsidenten der APEGE (Agence pour l'étude et la gestion de l'environnement à Annecy), im Empfangs- und Ausstellungszentrum in Le Reposoir empfangen, wo seit

1986 die Auswilderung junger Bartgeier organisiert wurde. 1996 wurde die Aussetzung auf die Alpe Doran verlegt, da die erwachsenen Tiere, die sich in Le Reposoir zum Brüten niedergelassen hatten, die neuen Jungtiere schlecht tolerierten. Wir durften auch die Alpe Doran besuchen.

Der Bartgeier fliegt wieder in den Alpen und verleiht unseren Landschaften eine neue Dimension, die vielen Menschen das grosse Privileg gibt, ihn zu beobachten, oft unter sehr guten Bedingungen. Die naturalistischen und ästhetischen Interessen der Wiederansiedlung, die in der Startphase angestrebt wurden, sind weitgehend erfüllt. ■

Jean-Claude Praz

- 2) Bevor er Präsident der APEGE wurde, war Georges Lacroix Jäger. Über ihn wurde in der Lokalzeitung berichtet, dass er in einem Winter mehr als hundert Raubvögel geschossen hatte. Paul Géroudet ergriff die Initiative und fragte ihn nach den Gründen für diese Abschüsse. Nach diesem Gespräch wurde Georges Lacroix zu einem Beschützer dieser «Schädlinge», als die sie damals noch galten.

Bibliographie // Literatur:

- Amigues G. (1997): Opération gypaète. Rapport interne, APEGE – DDA. 4 p.
- Amigues G. (2004): Editorial. La Plume du Gypaète, lettre de liaison du réseau d'observateurs alpins n° 7, p. 1
- Arlettaz R. (1996): Observations en Valais (Alpes suisses) de Gypaètes barbus issus de réintroduction: un premier bilan (1986–1995). Nos Oiseaux 43: 369–388.
- Bijleveld M. (2002): Editorial. La Plume du Gypaète, lettre de liaison du réseau d'observateurs alpins n° 5, p. 1.
- Biollaz H., Posse B., Denis S., Gabbus B., Jordan N., Mettaz S., Michelod B., Arlettaz R. (2011): Premières réintroductions du Gypaète barbu *Gypaète barbus* en Valais depuis son extermination à la fin du XIXe siècle. Nos Oiseaux 58: 3–12.
- Géroudet P. (1974): Premiers pas vers la réintroduction du Gypaète barbu dans les Alpes. Nos Oiseaux 32: 300–310.
- Géroudet P. (1978): Courte histoire du projet. Meeting on the reintroduction of the bearded vulture, *Gypaetus barbatus aureus* (Hablizl 1788) into the Alps. Report of proceedings. p. 2–6.
- Jordan N. (2011): Le gypaète à la reconquête des Alpes. Nos Oiseaux 58: 1–2.
- Nievergelt B. (1981): La projet gypaète barbu – une tentative de collaboration internationale. *Gypaetus barbatus*. Bull. n° 1, p. 4.
- Terrasse J.-F. (2000): Editorial. La Plume du Gypaète, lettre de liaison du réseau d'observateurs alpins, p. 1.

Auswilderungen von Bartgeiern in den Alpen seit 1986

Die ersten Auswilderungen fanden 1986 im österreichischen Nationalpark Hohe Tauern und 1987 in Frankreich in Hochsavoyen statt. Darauf folgte die Schweiz im Jahr 1991 mit einer Auswilderung im Schweizerischen Nationalpark und ab 1994 wurden auch in den italienischen und französischen Südalpen Vögel ausgewildert. Bis ins Jahr 2022 wurden im Alpenraum insgesamt 243 junge Bartgeier erfolgreich ausgewildert.

Im Jahr 1997, rund 80 Jahre nach dem Verschwinden der Bartgeier aus dem Alpenraum, ist in Hochsavoyen erstmals wieder ein wild geschlüpftes Jungtier ausgeflogen. In den kommenden Jahren stieg der Erfolg bei den Wildbruten nach und nach an. So sind bis zum Jahr 2022 insgesamt 402 Wildbruten geglückt. Der Gesamtbestand im Alpenraum wird auf rund 284 bis 381 Tiere geschätzt (Stand 2021). www.bartgeier.ch

Les batraciens du Valais: La salamandre noire

La salamandre noire (*Salamandra atra*) se distingue clairement des autres amphibiens vivant en Suisse. Bien qu'une certaine humidité soit nécessaire à sa survie, elle peut se passer des plans d'eaux pour se reproduire. Non menacée au niveau suisse, sa répartition est très limitée en Valais. Jusqu'à présent, seules quatre populations ont pu être trouvées dans des zones frontalières avec les cantons de Vaud et de Berne. Normalement discrète et difficile à observer, la salamandre noire peut surprendre par son abondance les rares promeneurs qui osent s'aventurer en montagne en temps de pluie.

La salamandre noire, amphibien de l'ordre des urodèles, est facilement reconnaissable à sa peau noire et luisante. Sa taille varie entre 12–15 cm, le mâle étant un peu plus petit que la femelle et présentant un cloaque renflé. Cet amphibien vit essentiellement dans les forêts de montagnes humides et moussues (peissières, hêtraies), dans les pâturages d'altitude pas trop secs et les landes éparses. En Valais, on la trouve parfois dans le mélézin (Derborence). La salamandre noire peut vivre plus de 10 ans. Pour se défendre, les salamandres alpines sécrètent une substance cutanée toxique (bien se laver les mains).

La salamandre noire se distingue clairement des autres amphibiens vivant en Suisse par le fait qu'elle s'est affranchie des cours d'eau et des plans d'eau pour se reproduire. Sa reproduction est de type vivipare : le développement des larves se fait durant 2 à 4 ans dans le corps de la mère qui enfante de deux jeunes salamandres d'aspect adulte.

Son activité est toutefois liée à des conditions météorologiques particulières : pour être active, la salamandre noire a besoin d'une température supérieure à 4°C, une humidité relative d'au moins 85%, et une absence de rayonnement solaire direct. Si ces conditions ne sont pas réunies, la salamandre noire se réfugie dans des abris tels que des terriers de micromammifères, des fissures ou des interstices rocheux, ou encore des débris de bois (Helfer et al., 2012).

La présence de tels refuges dans l'habitat de la femelle relève de la plus haute importance. D'après Helfer et al. (2012), celle-ci ne se déplace que très peu (phylopatrie). Elle préfère tirer profit de son lieu de naissance pour trouver abris et nourriture et garantir la survie de sa portée. Au contraire, les mâles dispersent, de manière à éviter les problèmes de consanguinité. Cette étude a montré grâce à des analyses génétiques et des méthodes de capture-marquage-recapture que 50% des mâles des populations



© Brigitte Wolf

La salamandre noire est facilement reconnaissable à sa peau noire et luisante.

Der Alpensalamander ist an seiner schwarzen, glänzenden Haut gut zu erkennen.

Die Amphibien des Wallis: der Alpensalamander

Der Alpensalamander (*Salamandra atra*) unterscheidet sich deutlich von anderen Amphibien. Auch wenn er eine gewisse Feuchtigkeit fürs Überleben braucht, kann er zur Fortpflanzung auf Gewässer verzichten. Während der Alpensalamander in der Schweiz nicht gefährdet ist, ist seine Verbreitung im Wallis sehr begrenzt. Bisher konnten lediglich vier Populationen in den Grenzgebieten zu den Kantonen Waadt und Bern nachgewiesen werden. Meist ist der Alpensalamander schwierig zu beobachten. Die wenigen Wanderer, die sich auch bei Regenwetter in die Berge wagen, können aber erstaunt sein über seine Häufigkeit.

Der Alpensalamander gehört zu den Schwanzlurchen (Ordnung der Urodelen) und ist gut an seiner schwarzen, glänzenden Haut zu erkennen. Er misst zwischen 12 und 15 cm, wobei das Männchen etwas kleiner ist als das Weibchen und eine geschwollene Kloake aufweist. Der Alpensalamander lebt hauptsächlich in feuchten, moosigen Bergwäldern (Fichten- und Buchenwälder), auf nicht zu trockenen Alpweiden und Heidegebieten höherer Lagen. Im Wallis findet man ihn manchmal auch im Lärchenwald (Derborence). Der Alpensalamander kann über 10 Jahre alt werden. Zur Verteidigung scheiden Alpensalamander ein giftiges Hautsekret aus (Hände gut waschen).

Der Alpensalamander unterscheidet sich deutlich von anderen Amphibien in der Schweiz, da er sich für seine Fortpflanzung von Fließgewässern und Seen unabhängig gemacht hat. Die Fortpflanzung geschieht vivipar: Die Larven entwickeln sich 2 bis 4 Jahre lang im Körper des Muttertiers, das zwei junge, vollständig entwickelte Salamander gebärt.

Sein Überleben ist an bestimmte Wetterbedingungen gebunden: Um aktiv zu sein, benötigt der Alpensalamander eine Temperatur von über 4°C, eine relative Luftfeuchtigkeit von mindestens 85% und keine direkte Sonneneinstrahlung. Sind diese Bedingungen nicht gegeben, sucht der Feuersalamander Zuflucht in Verstecken wie Kleinsägerhöhlen, Felsspalten oder altem Holz (Helfer et al., 2012). Das Vorhandensein von solchen Verstecken im Lebensraum der Weibchen ist von grösster Bedeutung. Laut Helfer et al. (2012) bewegen sich die Weibchen nur sehr wenig (Phylopatrie). Sie ziehen es vor, an ihrem Geburtsort zu bleiben, um Schutz und Nahrung zu finden und das Überleben ihrer Jungen zu sichern. Im Gegensatz dazu wandern die Männchen umher und vermeiden damit Inzuchtprobleme. Die Studie hat mit genetischen Analysen und der Fang-Wiederfang-Methode gezeigt, dass 50% der Männchen in den untersuchten Populationen eingewandert sind, wobei diese Zahl sicher unterschätzt wird. Die untersuchten Populationen waren zwischen 450 m und 25 km voneinander entfernt. Die Ausbreitungsfähigkeit dieser Art könnte also grösser sein als bisher angenommen.

Der Alpensalamander kommt im Wallis weniger häufig vor und ist weniger bekannt als sein Verwandter, der Feuersalamander. Zudem ist er unauffälliger und schwieriger zu beobachten.



© Brigitte Wolf

Allerdings werden die wenigen Wanderer, die sich auch bei Regenwetter in die Berge wagen, nicht selten überrascht von seiner Häufigkeit. Ein starker Gewitterregen und manchmal auch kurz vor dem Gewitter sind günstige Momente, um die Tiere zu beobachten.

Walliser Population

Derzeit sind im Wallis nur vier Populationen des Alpensalamanders bekannt (Marchesi & Zanini, 2009, Evequoz et al., 2021). Sie befinden sich allesamt an der Grenze zu den Nachbarkantonen Waadt und Bern in der Nähe von Passübergängen unter 2500 m ü. M. Die rund 100 Beobachtungen, die für das Wallis vorliegen stammen aus den Gemeinden Collonges (einige Individuen in der Region Morcles), Conthey (in der Region Derborence), Savièse (am Sanetschpass, bei Tsanfleuron und an der Kantongrenze bei Stiereberg) und Leukerbad (Gemmi). Sie befinden sich alle zwischen 1180 und 2400 m ü. M.

Die Population bei Derborence wurde in den 1970er-Jahren von Jordan & Rey (1973) nachgewiesen. Laut Erhebungen, die in den letzten Jahren durchgeführt wurden, zählt diese Population mehrere hundert bis tausend Individuen. Für Amphibien handelt es sich also um eine grosse Population. Sie besiedelt den gesamten Kessel von Derborence, von der

étudiées sont immigrants et que ce chiffre est certainement sous-estimé. Les populations étudiées étaient distantes de 450 m à 25 km. La capacité de dispersion de cette espèce pourrait plus importante qu'on le pense.

La salamandre noire n'étant pas seulement moins présente en Valais et connue que sa cousine la salamandre tachetée mais également plus discrète et difficile à observer, elle peut parfois surprendre, par son abondance, les rares promeneurs qui en temps de pluie osent s'aventurer en montagne. Une grosse pluie orageuse, parfois aussi les instants qui précèdent l'orage, sont les moments propices à l'observation du plus grand nombre d'animaux.

Population en Valais

Il n'existe actuellement que quatre populations de salamandres noires connues en Valais (Marchesi & Zanini 2009, Evequoz et al. 2021), qui proviennent toutes de débordements des populations des cantons voisins (Vaud et Berne) par quelques cols ou passages d'altitude inférieurs à 2500 m. Soit à Collonges (quelques individus dans la région de Morcles), à Conthey (dans la région de Derborence), à Savièse (au Sanetsch/Tsanfleuron et en limite cantonale du col vers Stiereberg) et à Leukerbad (Gemmi). La centaine d'observations dont nous disposons pour le Valais se répartit entre 1180 m et 2400 m d'altitude.

La population de Derborence a été mise en évidence dans les années septante par Jordan & Rey (1973). D'après les relevés effectués ces dernières années, cette population compte plusieurs centaines, voire plusieurs milliers d'individus. Il s'agit donc d'une grande population en termes d'amphibiens. Elle occupe tout le cirque de Derborence, depuis le resserrement des gorges de la Lizerne au Sud (vers La Placette) à l'alpage du Grenier au nord, sous le Pas de cheville. L'espèce n'a pas pu coloniser le reste du Valais à cause des gorges et versants pentus de la Lizerne au Sud, et à cause des sommets et hautes falaises fermant le cirque de Derborence à l'Est (Mont Gond, Poteux des Etales). La seule liaison possible apparaît à l'Ouest, via le Pas de Cheville, qui offre une connexion avec la population des Préalpes vaudoises (Anzeindaz). Toutefois, nous ne possédons pas d'observations qui indiquent que cette connexion soit actuellement active.

Menaces et protection

La salamandre noire est désignée comme non menacée (LC) au niveau suisse (Schmidt & Zumbach, 2005). En ce qui concerne le Valais, l'espèce est à considérer comme rare et vulnérable (VU) en raison de sa répartition très limitée dans le canton et de la petite taille des populations, à l'exception de celle de Derborence. Aucune des quatre populations connues ne se situe dans un site de reproduction d'importance nationale (IBN). Il faut préciser que la salamandre noire n'était pas une espèce retenue dans cet inventaire. Toutefois, une partie de la population de Derborence se trouve dans un site protégé par un arrêté cantonal de protection. Les principales menaces pesant sur ce batracien sont:

Observer les salamandres noires

La salamandre noire ne se laisse pas facilement observer. Elle passe une grande partie de sa vie cachée par exemple sous des pierres, des troncs ou des racines ou à l'intérieur de fentes dans la roche. Une grosse pluie orageuse, parfois aussi les instants qui précèdent l'orage, sont les moments propices à l'observation du plus grand nombre d'animaux. Mais si l'averse se prolonge, ceux-ci se retirent dans leurs abris. Certains individus peuvent aussi être observés à l'aube, lorsque le sol est encore humide de rosée. Par temps sec et venteux ainsi qu'au cours de la soirée et des premières heures de la nuit, la plupart des animaux restent introuvables.

Alpensalamander beobachten

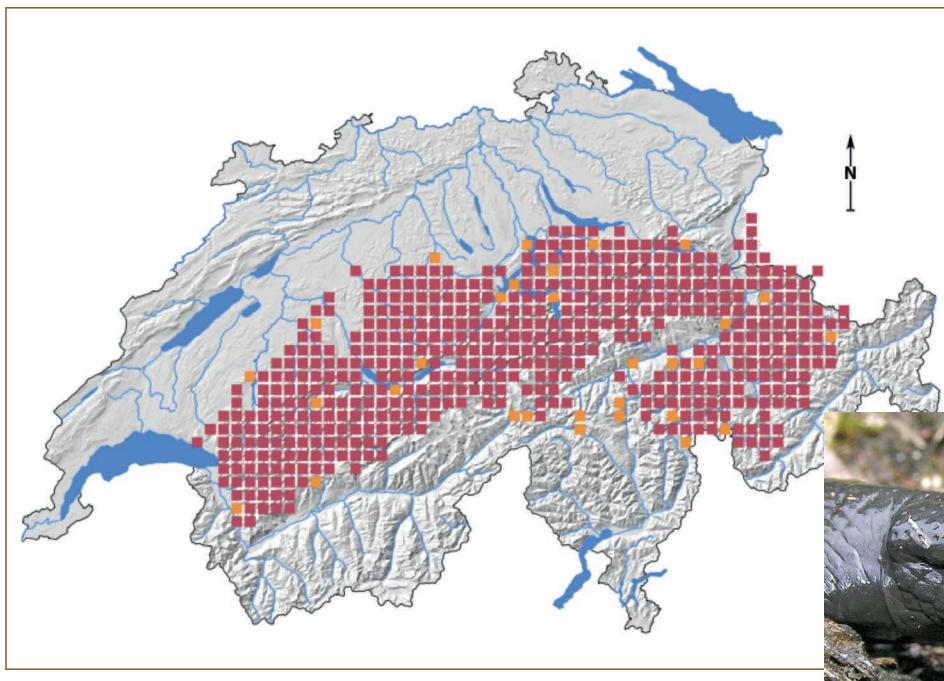
Alpensalamander sind recht schwierig zu beobachten. Die Tiere verbringen einen Grossteil ihres Lebens versteckt im Untergrund, unter Steinplatten, Holz, Wurzeln, in Felsspalten usw. Die meisten aktiven Tieren werden während eines Gewitterregens beobachtet, manchmal auch kurz bevor das Gewitter losbricht! Bei längerem Regen verschwinden die Tiere wieder in ihren Unterschlüpfen. Ebenfalls gute Chancen für Beobachtungen bietet die Morgendämmerung, wenn der Boden noch taunass ist. Bei trockener Witterung, bei Wind und auch in den Abend- und frühen Nachtstunden sind die Tiere meist unauffindbar.

- 1) le réchauffement climatique, qui pourrait entraîner l'assèchement encore plus prononcé de certains de ses biotopes valaisans déjà à la limite de la tolérance hygrométrique de l'espèce,
- 2) une gestion forestière inappropriée (nécessitant une information des triages lors de coupes dans les sites colonisés par l'espèce),
- 3) le trafic de véhicules motorisés (animal très peu mobile, cette salamandre se fait facilement écraser, comme cela a été à plusieurs fois documenté sur la route de Derborence, d'où la nécessité de limiter le trafic sur les chemins forestiers et les routes d'alpage concernées),
- 4) la destruction de l'habitat (nivellation de terrain, suppression des structures, etc.).

Données

Les informations présentées dans cet article sont issues de l'inventaire réalisé par Marchesi & Zanini (2009), des recherches et publications de Rey et al. (1985) et des nombreuses observations effectuées depuis les années 1990 par les collaborateurs du bureau Drosera, notamment l'étude de 2021 sur la salamandre noire (Evequoz et al 2021). Des données supplémentaires ont été fournies par le KARCH (Centre de coordination pour la protection des amphibiens et des reptiles de Suisse) à Neuchâtel. ■

Flavio Zanini
Représentant KARCH en Valais



© Paul Marchesi

Répartition de la salamandre noire en Suisse. © info fauna.
Orange = données avant 2000,
rouge = données après 2000.

Verbreitung des Alpensalamanders in der Schweiz. © info fauna.
Gelb = Beobachtungen vor 2000,
rot = Beobachtungen nach 2000.

Schlucht der Lizerne im Süden (Richtung La Placette) bis zur Alp du Grenier im Norden, unterhalb des Pas de Cheville. Wegen der Schlucht der Lizerne im Süden mit ihren steilen Hängen und den Gipfeln und Felswänden, die den Kessel von Derborence im Osten umschließen (Mont Gond, Poteux des Etales), konnte der Alpensalamander das übrige Wallis nicht besiedeln. Die einzige mögliche Verbindung liegt im Westen über den Pas de Cheville, der eine Verbindung zur Population der Waadtländer Voralpen (Anzeindaz) bieten würde. Es gibt jedoch keine Beobachtungen, die darauf hindeuten, dass derzeit eine Verbindung zwischen den Walliser und den Waadtländer Salamandern besteht.

Bedrohung und Schutz

Der Alpensalamander gilt auf Schweizer Niveau als nicht gefährdet (LC; Schmidt & Zumbach, 2005). Was das Wallis betrifft, ist die Art aufgrund ihrer sehr beschränkten Verbreitung und der geringen Grösse der Populationen (mit Ausnahme derjenigen bei Derborence) als selten und verletzlich (VU) einzustufen. Keine der vier bekannten Populationen befindet sich in einem Amphibien-Fortpflanzungsgebiet von nationaler Bedeutung. Dabei ist aber zu erwähnen, dass der Alpensalamander in diesem Inventar nicht berücksichtigt wurde. Ein Teil der Population von Derborence befindet sich jedoch in einem kantonalen Schutzgebiet. Die wichtigsten Bedrohungen für den Alpensalamander sind:

- 1) die Klimaerwärmung, die zu einer noch stärkeren Austrocknung der Walliser Biotope führen könnte; diese liegen schon heute an der Grenze der Trockenheitstoleranz dieser Art,
- 2) eine unangemessene Waldbewirtschaftung (in Salamander-Gebieten sollten die Forstleute informiert werden),
- 3) der motorisierte Strassenverkehr; da der Alpensalamander sehr wenig mobil ist, wird er leicht überfahren, wie es auf der Strasse nach Derborence immer wieder vor-

kommt, weshalb der Verkehr auf den betroffenen Forst- und Alpstrassen möglichst eingeschränkt werden sollte,

4) die Zerstörung des Lebensraums (Planierung des Geländes, Beseitigung von Strukturen usw.).

Daten

Die Informationen in diesem Artikel stammen aus dem Inventar von Marchesi & Zanini (2009), den Forschungen und Veröffentlichungen von Rey et al. (1985) und den zahlreichen Beobachtungen, die seit den 1990er-Jahren von Mitarbeitenden des Büros Drosera gemacht wurden (siehe Studie über den Alpensalamander von Evequoz et al., 2021). Zusätzliche Daten wurden von der KARCH (Koordinationsstelle für Amphibien- und Reptilienschutz in der Schweiz) in Neuchâtel zur Verfügung gestellt. ■

Flavio Zanini

Représentant KARCH en Valais

Littérature / Literatur:

- Evequoz N., Duxell N., Zanini. F. (2021): Monitoring des batraciens dans le Valais romand de 2020 à 2024. Répartition de la salamandre noire en Valais. SFCEP. 11 pp + annexes.
- Helfer V., Broquet T., Fumagalli L. (2012): Sex-specific estimates of dispersal show female philopatry and male dispersal in a promiscuous amphibian, the alpine salamander (*Salamandra atra*). Mol. Ecol. 21: 4706–4720.
- Jordan N., Rey A. (1973): Les batraciens en Valais. Bull. Muri-thienne 90: 35–60.
- Marchesi P., Zanini F. (2009): Plan d'action batraciens Valais. Rapport du bureau Drosera SA. Service des forêts et du paysage, Sion: pp. 74 + annexes.
- Rey A., Michelod B., Grossenbacher K. (1985): Inventaire des batraciens du Valais. Situation en 1985. Bull. Murith. 103: 3–38.
- Schmidt B., Zumbach S. (2005): Liste Rouge des amphibiens menacés en Suisse. L'environnement pratique. Berne: OFEV et KARCH. pp. 46.

Protection de la nature: l'art de se poser les mauvaises questions

On sait, sans y penser vraiment, que les faucheuses agricoles tuent des faons de chevreuils mis bas dans les hautes herbes des prairies. Certains en pleurent. On sait aussi qu'ici et là des bénévoles - souvent des chasseurs - organisent des actions de repérage avant la fauche pour permettre de sauver quelques faons de la dent de la machine. Merci à eux. On apprend que des drones à caméra thermique facilitent désormais le repérage des faons. Beaucoup s'en réjouissent.

Le chevreuil est présent dans toute la Suisse et malgré un prélèvement cynégétique de quelque 40'000 individus (43'206 en 2020), la fauche de 1'600 faons, la mort par collision avec des automobiles ou des trains de 1'500 chevreuils par an, cette espèce n'est pas menacée en Suisse. Force est d'en conclure que les actions de protection des faons dans les prairies ne répondent pas à un objectif de conservation de la biodiversité, mais soit à une grande empathie pour éviter des souffrances, soit au souci de préserver le plus grand plan de tir possible pour l'automne prochain.

Pro Natura magazine (2/2022) a consacré une page entière, sous le titre «Qu'est-ce qui dérange le plus: la machine agricole ou le drone» pour nous expliquer tout l'intérêt des drones pour repérer les faons grâce à une caméra thermique embarquée. Engagé pour la bonne cause, le drone serait alors du bon côté. Ce n'est pas correct : la technologie n'est ni bonne, ni mauvaise, ni neutre. Elle nous entraîne simplement toujours plus loin dans une direction imprévue avec des conséquences de plus en plus imprévisibles et complexes (lire J. Neyrinck: Le huitième jour de la création). Le drone vient tenter de corriger la technologisation de l'agriculture de plus en plus hostile à la vie sauvage.

Si la triste mort des faons frappe l'imagination, le véritable problème des prairies modernes – nivelées, drainées, irriguées, engrangées, fauchées 3 à 6 fois par an et dont le foin est souvent ensilé ou plastifié sans séchage préalable sur place – réside dans le fait qu'elles n'hébergent plus que 4 à 5 espèces de plantes au lieu de 40 à 60, qu'elles sont désertées par tout le cortège des papillons, criquets, reptiles, batraciens, lièvres et oiseaux des prés!

La mort de 1'600 faons par an nous fait oublier qu'autrefois c'étaient les couleuvres d'Esculape, les grenouilles roussettes, les levreaux et les perdrix qui périssaient sous les faucheuses. Si ce n'est plus guère le cas aujourd'hui c'est

que les prairies ne permettent même plus à ces animaux de s'y installer. Ainsi, ne pas naître constitue la meilleure façon de ne pas mourir. C'est bon pour le moral des personnes sensibles qui, ainsi, ne voient plus la mort, mais la biodiversité n'y a pas gagné.

Cette approche superficielle, dictée par l'émotion, est à la base des énormes subventions écologiques (> CHF 200'000'000.-/an en Suisse), déversées quasiment à fonds perdus, en faveur de l'agriculture. Si l'on raisonnait un peu, on constaterait par une simple règle de trois qu'avec 90'000 ha de prairies sous contrat SPB (surface de promotion de la biodiversité) en Suisse, nous devrions compter entre 45'000 et 90'000 couples de tariers des prés (densité de 1 couple / ha dans les années 1970 à Savièse). Mais l'Atlas des oiseaux nicheurs de Suisse nous dit qu'il n'y en a plus que 7'000 à 9'000 couples (à comparer avec le nombre de chevreuils tirés !), et en baisse ! Et que dire des espèces virtuellement disparues de nos prairies comme la caille, la perdrix grise, le râle des genêts ? C'est que les exigences pour les paiements directs sont fixées sur des critères irrationalnels: quelques fleurs colorées ou une date de fauche suffisent pour être dédommagés !

Avec cet article Pro Natura sacrifie à la mode de la sensibilité, pour traiter du faon qui cache l'effondrement de la biodiversité. Attention à ne pas revenir à l'époque, heureusement révolue, où la presse se faisait l'écho des bonnes actions du pilote des glaciers Hermann Geiger larguant du foin aux chamois en hiver. En réalité, mieux vaut des habitats riches en espèces et quelques individus prélevés par la chasse, la voiture, la faucheuse ou quelque autre piège moderne, que des campagnes vides. Pour cela il faut que les mesures de protection se concentrent sur les vrais problèmes! ■

Pierre-Alain Oggier,
membre du comité de fauna&vs

Nouvelles

La Convention de Berne confirme la protection du loup

Le 29 novembre, à l'occasion de la 42e réunion annuelle du Standing Committee à Strasbourg, les membres de la Convention de Berne – le traité européen sur la protection de la faune et de la flore sauvages – ont clairement rejeté une proposition de la Suisse visant à abaisser le statut de protection du loup. Un assouplissement du statut de protection européen serait en contradiction avec les résultats d'un rapport complet sur l'état de la population de loups, élaboré à la demande du Conseil de l'Europe. Selon ce rapport, la population alpine de loups est toujours potentiellement menacée.

Naturschutz: Die Kunst, sich die falschen Fragen zu stellen

Man weiss, ohne wirklich darüber nachzudenken, dass landwirtschaftliche Mähdrescher Rehkitze töten, die von ihren Müttern im hohen Gras der Wiesen abgelegt werden. Manche sind traurig darüber. Man weiss auch, dass mancherorts Freiwillige – häufig Jäger – vor dem Mähen Suchaktionen organisieren, um einige Rehkitze vor den Maschinen zu retten. Wir danken ihnen dafür. Es wird auch berichtet, dass Drohnen mit Wärmebildkameras das Aufspüren von Rehkitzen erleichtern. Viele freuen sich darüber.

Das Reh kommt in der ganzen Schweiz vor, und trotz dem Abschuss von rund 40'000 Tieren pro Jahr (43'206 im Jahr 2020), dem Vermähen von 1'600 Kitzen und dem Tod von 1'500 Rehen durch Kollisionen mit Autos oder Zügen ist das Reh in der Schweiz nicht bedroht. Daraus kann man schliessen, dass die Aktionen zu Rettung der Rehkitze nicht dem Erhalt der Artenvielfalt dienen, sondern entweder einem grossen Einfühlungsvermögen entspringen, um Leiden zu vermeiden, oder dem Bestreben, einen möglichst grossen Abschussplan für den nächsten Herbst zu bewahren.

Im Magazin 2/2022 veröffentlichte Pro Natura eine ganze Seite, um uns zu erklären, wie nützlich Drohnen mit einer Wärmebildkamera an Bord sind, um Rehkitze aufzuspüren. Da diese Drohnen für eine gute Sache eingesetzt werden, stehen sie laut Pro Natura auf der richtigen Seite. Technologie ist aber weder gut, noch schlecht, noch neutral. Sie führt uns einfach immer weiter in eine unvorhergesehene Richtung mit immer unvorhersehbaren und komplexeren Folgen (siehe J. Neyrinck: Der achte Tag der Schöpfung). Mit Drohnen wird versucht, die Technologisierung der Landwirtschaft, die immer feindseliger gegenüber der Tierwelt wird, zu korrigieren.

Während der traurige Tod der Rehkitze die Fantasie anregt, liegt das wahre Problem moderner Wiesen – die eingeebnet, drainiert, bewässert, gedüngt, drei- bis sechsmal pro Jahr gemäht werden und deren Heu oft siliert oder plastifiziert wird, ohne vorher zu trocknen – darin, dass sie nur noch vier bis fünf Pflanzenarten statt 40 bis 60 beherbergen und von der gesamten Schmetterlings-, Grillen-, Reptilien-, Amphibien-, Hasen- und Wiesenvogelwelt verlassen sind!

Der Tod von 1'600 Rehkitzen pro Jahr lässt uns vergessen, dass es früher die Äskulapnattern, Grasfrösche, Hasen und Rebhühner waren, die unter Mähdreschern starben. Heute

ist das kaum noch der Fall, weil die Wiesen nicht einmal mehr die Möglichkeit bieten, dass sich diese Tiere dort ansiedeln können. Nicht geboren zu werden ist also die beste Methode, nicht zu sterben. Das ist gut für die Moral sensibler Menschen, die sich den Tod nicht mehr mitansehen müssen, aber die Artenvielfalt hat dadurch nicht gewonnen.

Dieser oberflächliche, von Emotionen getriebene Ansatz ist die Grundlage für die enormen ökologischen Subventionen (> CHF 200'000'000.– pro Jahr), die quasi à fonds perdu an die Landwirtschaft bezahlt werden. Mit einer einfachen Dreisatzrechnung kann man feststellen, dass bei 90'000 ha Wiesen mit BFF-Vertrag (Biodiversitätsförderflächen) in der Schweiz zwischen 45'000 und 90'000 Braunkuhleinpaare brüten müssten (1 Brutpaar pro ha in den 1970er-Jahren in Savièse). Doch der Brutvogelatlas der Schweiz lehrt uns, dass es nur noch 7'000 bis 9'000 Paare sind (vgl. Zahl der geschossenen Rehe!), und das mit abnehmender Tendenz! Und was ist mit den Arten, die von unseren Wiesen verschwunden sind wie Wachtel, Rebhuhn und Wachtelkönig? Das liegt daran, dass die Anforderungen für Direktzahlungen nach irrationalen Kriterien festgelegt werden: Ein paar Blumen oder ein bestimmtes Mähdatum reichen aus, um entschädigt zu werden!

Mit ihrem Artikel betreibt Pro Natura Gefühlsduselei und bemüht das Rehkitz, das den Zusammenbruch der Biodiversität kaschiert. Wir dürfen nicht in die glücklicherweise vergangenen Zeiten zurückfallen, in denen die Medien über die guten Taten des Gletscherpiloten Hermann Geiger berichteten, der im Winter Heu für Gämsen abwarf. In Tat und Wahrheit sind artenreiche Lebensräume und ein paar Tiere, die der Jagd, dem Auto, der Mähdrescherei oder einer anderen modernen Falle zum Opfer fallen, besser als leere Landschaften. Konzentrieren wir unsere Schutzmassnahmen künftig doch auf die wirklichen Probleme!

*Pierre-Alain Oggier,
Vorstandsmitglied fauna•vs*

Neuigkeiten

Berner Konvention bestätigt Wolfschutz

Am 29. November haben die Mitglieder der Berner Konvention – des europäischen Vertrags zum Schutz der Wildtiere und Pflanzen – anlässlich des 42. Jahrestreffens des Standing Committee in Strassburg einen Antrag der Schweiz zur Herabstufung des Schutzstatus des Wolfes klar abgelehnt. Eine Lockerung des europäischen Schutzstatus stünde im Widerspruch zu den Ergebnissen eines umfassenden Berichts zum Zustand der Wolfspopulation, der im Auftrag des Europarats erarbeitet wurde. Demnach ist die alpine Wolfspopulation noch immer potenziell gefährdet.

Réseau Chauves-souris Valais

Les spécialistes du Réseau Chauves-souris Valais se tiennent à votre disposition:

Réseau chauves-souris Valais
Anouk Lettman, tél 079 589 74 11
info@chauve-souris-valais.ch



Réseau Gypaète Suisse occidentale

Signalement des observations et renseignements auprès de la coordinatrice:

Réseau Gypaète Suisse occidentale
Julia Wildi, tél 079 385 09 49
gypaetus@bluewin.ch, www.gypaete.ch



Centre de Coordination pour la Protection des Amphibiens et des Reptiles de Suisse

Pour toutes questions ou problèmes concernant les batraciens et reptiles de la vallée du Rhône vous pouvez contacter les responsables du KARCH:

M. Flavio Zanini, Bureau DROSERA SA
Chemin de la Poudrière 36, 1950 Sion, tél 027 323 70 17
flavio.zanini@drosera-vs.ch

Verein Walliser Fledermausschutz

Bei Fragen zu den Fledermäusen hilft Ihnen der Verein Walliser Fledermausschutz gerne weiter:

Verein Walliser Fledermausschutz
Anouk Lettman, Tel. 079 589 74 11
info@chauve-souris-valais.ch



Bartgeier-Netzwerk Westschweiz

Das Bartgeier-Netzwerk Westschweiz ist unter folgender Adresse erreichbar:

Bartgeiernetzwerk Westschweiz
Julia Wildi, tél 079 385 09 49
gypaetus@bluewin.ch, www.gypaete.ch

Koordinationsstelle für Amphibien- und Reptilienschutz in der Schweiz

Bei Fragen oder Problemen im Zusammenhang mit Amphibien und Reptilien wenden Sie sich an den Verantwortlichen der KARCH für das Oberwallis:

Remo Wenger, buweg, Büro für Umwelt und Energie,
Napoleonstrasse 9, 3930 Visp, Tel. 027 948 07 48,
remo.wenger@gmx.ch



Impressum

fauna•vs **info** est le bulletin d'information de la Société valaisanne de biologie de la faune. Il sert aussi de feuille de liaison au Réseau Gypaète Suisse occidentale, au Réseau Chauves-souris Valais et au KARCH Valais.

Responsable / verantwortlich:

le comité de fauna•vs /
Vorstand von fauna•vs

Parution / Erscheinungsweise:
deux fois par an / zweimal jährlich.

Maquette / Layout:
Brigitte Wolf

Impression / Druck:
Aebi Druck, Susten

Tirage / Auflage: 380 ex. / Stück.

Adresse / Adresse:

fauna•vs
3900 Brig
079 862 36 58
fauna.vs@bluewin.ch
www.fauna-vs.ch

Impressum

Das fauna•vs **info** ist das offizielle Mitteilungsblatt der Walliser Gesellschaft für Wildtierbiologie. Es dient zudem dem Bartgeier-Netzwerk Westschweiz, dem Verein Walliser Fledermausschutz und der KARCH Wallis als Mitteilungsblatt.

Je désirerais faire partie de fauna•vs Ich möchte Mitglied von fauna•vs werden

- comme membre ordinaire / als Mitglied (CHF 60.– par an / pro Jahr)
 comme membre de soutien / als Gönner/in (CHF 100.– par an / pro Jahr)
 comme membre collectif / als Kollektivmitglied (CHF 60.– par an / pro Jahr)
 je suis étudiant, je suis demandeur d'emploi ou j'ai moins de 25 ans (50% du prix) / Ich bin Student, arbeitslos oder unter 25 Jahre und bezahle 50% des Preises

Nom et prénom /
Name und Vorname: _____

Adresse, NPA et Lieu /
Adresse, PLZ und Ort: _____

Téléphone /
Telefon-Nr.: _____ E-mail /
E-Mail: _____

Institution /
Institution: _____ Signature /
Unterschrift: _____

Remarque /
Bemerkung: _____